Frederick Errington & Deborah Gewertz, *Yali's Question : Sugar, Culture, and History*

Chicago, University of Chicago Press, 2004, 319 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2589>

DOI : 10.4000/lhomme.2589

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 251-252

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Frederick Errington & Deborah Gewertz, *Yali's Question : Sugar, Culture, and History* », *L'Homme* [En ligne], 180 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2589> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2589>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Frederick Errington & Deborah Gewertz, *Yali's Question : Sugar, Culture, and History*

Chicago, University of Chicago Press, 2004, 319 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi

- 1 *YALI'S QUESTION* est, contrairement aux apparences, une réponse. Face au scandale que représente pour deux spécialistes de la Papouasie-Nouvelle-Guinée le succès universitaire d'un livre comme *Guns, Germs and Steel*¹, essai justifiant les rapports d'exploitation par la pression naturelle de caractéristiques environnementales, Frederick Errington et Deborah Gewertz tentent de rendre à la question de Yali², célèbre leader néo-guinéen du culte du cargo des années 1940, ce qu'ils estiment être sa vraie coloration, à savoir non pas l'intériorisation d'une inévitable inégalité entre les peuples, mais bien plutôt « comment redéfinir les relations entre Noirs et Blancs, colonisateurs et colonisés » (p. 64).
- 2 Pour cela, les auteurs se réfèrent aux différents récits (*narratives*) des protagonistes locaux et internationaux (politiciens, économistes, directeurs, managers, employés, expatriés, cadres locaux, militants et représentants ethniques) de la compagnie sucrière Ramu Sugar Limited, et déconstruisent les articulations singulières d'une industrie nationale en situation postcoloniale depuis sa naissance, à la fin des années 1970. Situation d'autant plus complexe que, s'appuyant sur l'observation d'expériences étrangères, ses planificateurs avaient choisi d'en confier la direction à une société anglaise de management international, la Booker Tate Limited, dont l'un des fondateurs n'est autre que l'héritier, repenté et réformateur, de la plus grande compagnie sucrière « esclavagiste » de Guyane britannique.
- 3 Parvenir à faire d'un secteur plus que marqué par l'histoire coloniale une plate-forme de développement et d'indépendance était une véritable gageure. Sur la base d'une canne à sucre indigène de bonne qualité et d'une charte nationaliste volontaire, le premier gouvernement de Papouasie-Nouvelle-Guinée choisit pourtant d'affirmer la valeur de ses producteurs et de ses consommateurs en produisant, pour l'exportation

comme pour assurer l'autosuffisance d'un pays dans lequel le sucre était devenu, avec le riz et le poisson en boîte, un élément central de l'alimentation, du sucre blanc plutôt que du sucre brun de moindre qualité. L'opération, financée par l'État à 49 %, est en soi une entreprise d'envergure dans le paysage de l'ancien territoire australien. Complexité d'une émergence, donc, tout juste cinq ans après l'indépendance (1973), mais se dégage aussi toute l'ambiguïté d'un « lieu total » : la Ramu Sugar Limited, « non seulement immense fait physique, mais également immense fait social » (p. 1) en tant qu'espace radicalement neuf, « tient beaucoup de ce que Smith décrit des plantations sucrières de la Caraïbe, “une sorte spéciale d'instrument pour la re-socialisation de ceux qui tombent dans sa sphère d'influence” »³ (p. 82).

- 4 Succédant aux patrouilles d'officiers australiens qui visaient par leurs recensements et collectes de taxes à la « transformation des expériences et des rythmes de vie localement incarnés » (p. 33) – de laquelle le paysage lui-même est ressorti « toponormé », littéralement scanné par des fiches permettant l'identification et le contrôle –, c'est bientôt l'entreprise qui s'employa à mettre les natifs au travail. Car si, à l'aide d'une politique de recrutement multiethnique et d'une organisation de l'espace et du temps rigoureusement hiérarchique, les conflits furent à peu près étouffés dans l'enceinte de la compagnie, différents groupes de parenté ou *wantok* (« one talk ») des terrains alentours n'ont pas cessé, dans de véritables courses aux compensations financières, d'élaborer de nouvelles preuves de leur ancienneté territoriale en instrumentalisant récits mythiques et objets rituels. Autre souci de discipline rencontré, certains fournisseurs extérieurs, notamment mari, renâclent à effectuer les tâches agricoles pour lesquelles l'usine les paie, pour la raison, rapidement mise au jour par nos anthropologues sommés d'expertiser la situation, qu'ils se considèrent comme des propriétaires terriens – à bon droit – insuffisamment dédommagés.
- 5 Formations et voyages d'entreprise, stages d'avancée culturelle accélérée sont maintenant organisés : il s'agit de motiver les ethnies les plus « arriérées » afin de les sensibiliser à la doctrine du développement. Ainsi ces mêmes Mari, dont le comportement consumériste et jouisseur, déroutant pour l'usine mais en accord avec la position qu'ils entendent démontrer, sont pour l'exemple opposés à la « bonne » attitude des Tolai de Nouvelle-Bretagne. Comme à l'époque où Yali fut envoyé en Australie pour constater la supériorité de l'Occident, ils y apprendront que les biens matériels se méritent par le travail et par l'épargne et qu'il ne peut s'agir pour eux de jouir de leur seul statut d'autochtones propriétaires. Frederick Errington et Deborah Gewertz montrent à quel point la méprise est complète : le regard papou sur ces « choses » (*cargos*), recherchées moins pour elles-mêmes que pour le prestige et par conséquent pour les usages sociaux qu'elles permettent, n'a jamais été perçu ni compris.
- 6 Ce qu'il faut retenir de ce travail est certainement sa forte opposition au modèle hobbesien liant violence et organisation sociale, et son injonction à construire l'histoire à partir de visions culturellement contextualisées. En étudiant comment se forment les États-nations, à quels prix et dans quelles limites, Frederick Errington et Deborah Gewertz produisent une histoire à la fois locale et globale redoutable d'objectivation. S'il présente par le menu les discours publics et privés des différents acteurs d'un projet industriel, le livre n'est pas une simple ethnographie du monde de l'entreprise. On aura bien plus appris à voir dans l'usine sucrière autre chose qu'un lieu d'exploitation : un objet de revendication et de confrontation autour des différents moyens d'atteindre au

développement, donc, *in fine*, dans l'optique des auteurs pour lesquels les deux ne sont jamais séparés, à la reconnaissance mutuelle – « reclaiming rightful worth in Papua New Guinea » (p. 9).

NOTES

- 1.. Jared M. Diamond, *Guns, Germs, and Steel : The Fates of Human Societies*, New York, Norton & Co, 1997.
- 2.. « Comment se fait-il que vous, les Blancs, ayez développé autant de [biens matériels accumulés] et les ayez apportés en Nouvelle-Guinée, tandis que nous, les Noirs, en possédons si peu ? »
- 3.. Pour la citation de Raymond T. Smith, cf. : « Social Stratification Cultural Pluralism and Integration in West Indies Societies », in Sybil. F. Lewis & Thomas G. Mathews, eds, *Caribbean Integration : Papers on Social, Political, and Economic Integration*, Rio Piedras, Institute of Caribbean Studies, University of Puerto Rico, 1967 : 232.